**Emmanuel Négrier,** **Les Primaires et la démocratie**

Interview dans ***Métropolitain***, décembre 2016

**-1) Pourquoi, selon vous, un tel succès pour les primaires ? D'ailleurs, peut-on parler de succès ?**

Tout change selon le regard. D’un côté, on peut dire que 9 à 10% du corps électoral, c’est peu, et en ne comptant en gros la partie droite de l’électorat, cela ne fait jamais que 20% du total. Le taux d’abstention est donc considérable. Il est particulièrement élevé dans les couches jeunes, populaires ou rurales de l’électorat. D’un autre côté, ce n’est pas une élection comme les autres, et le repère est cette fois double : les anticipations du camp Sarkozy, qui escomptaient un petit noyau d’électeurs sympathisants, ont été débordées, comme leur champion. Et plus de 4 millions d’électeurs au premier tour, c’est bien plus que lors de la primaire à gauche où, en 2011, on célébrait déjà une affluence record. Ce qui explique le phénomène est tout simple : nous sommes dans un pays qui n’a pas renoncé à la politique, en dépit de la chute abyssale du militantisme et de la défiance quasi généralisée à l’égard des partis. Une primaire donne l’occasion à un vaste cercle d’électeurs motivés de se rappeler au bon souvenir des formations politiques.

**-2) Quelle est le but recherché par les partis politiques : donner l'impression d'être encore un espace de dialogue ?**

Je dirais plutôt qu’il s’agit de reconquérir une légitimité dans la formation des opinions publiques et leurs controverses, et dans la sélection des dirigeants. Sur le premier point, l’attaque vient des tendances anti-politiques qui tendent à mettre tout le monde dans le même sac. Sur le second, on voit émerger la piste (certains diront le fantasme) de carrières politiques s’exonérant de la filière partisane, ou se construisant même contre elle : Emmanuel Macron et Philippe Saurel, à certains égards, en sont typiques.

**-3) Ces primaires ne se résument-elles pas à une guerre des personnalités ? Ne forcent-elles pas le citoyen à adhérer à une personne plutôt qu'à un programme ?**

On ne peut pas dire qu’elles s’y résument, non, mais il y a tout de même un paradoxe : d’un côté, la pluralité d’opinions émises lors de ces campagnes semble revaloriser la dimension programmatique de la politique. De l’autre côté, c’est le renforcement de la personnalisation du pouvoir auquel on assiste, personnalisation qui, rappelons-le, est d’une intensité inédite en France dans le concert des pays occidentaux, et pas seulement à l’échelle présidentielle.

**-4) Au final, ces primaires ne nuisent-elles pas plus à la politique qu'elles ne la servent ?**

Non, je ne pense pas qu’elles lui nuisent, pour deux raisons. Elle n’allait déjà pas si bien que ça, la politique, vous l’aviez remarqué. En dehors de ses propres turpitudes, elle peine à trouver sa place dans une économie mondialisée, des interactions sociales et professionnelles qui s’individualisent et se déterritorialisent, le sentiment diffus d’une absence de prise sur le cours des choses. À ce désarroi, les primaires apportent (provisoirement) la sensation de peser, de choisir et d’éliminer, de débattre. Le problème qui demeure, c’est celui de l’écart abyssal entre les mots qui président au succès dans une primaire et les actes de ceux qui en sortent vainqueurs.